

Entre civilisation chrétienne et néopaganisme

 <https://doi.org/10.15633/9788383701059.05>

Nous avons vécu pendant 16 siècles au sein d'une spiritualité qui était aussi une civilisation : la Chrétienté. Je dis 16 siècles parce que la Chrétienté commence avec la bataille de la rivière froide (Frigidus) en 394, et se termine – c'est du moins mon analyse, dans la seconde moitié du XX^e siècle. Ainsi, au moment où se construit l'Europe institutionnelle, nantie de grands espoirs, sur les ruines des deux totalitarismes, à ce moment même sa civilisation en même temps que sa religion sont mises à mal.

Ainsi, les choses que j'ai à vous dire vont vous apparaître bien pessimistes... Un renouveau spirituel ne se décrète pas. Il s'espère. Il doit provenir de forces cachées, présentes depuis longtemps. Encore faut-il être réaliste, et regarder les choses telles qu'elles sont. C'est ce que je vous propose, en attendant vos critiques et vos remarques : un état de notre situation.

Aujourd'hui, une histoire vieille de deux millénaires s'achève : la modernité, comme démarche de doute et d'incertitude, n'a pas eu raison du christianisme, mais elle a eu raison de la chrétienté.

1 Professeur de philosophie politique, historien des idées. Fondateur de l'Institut de recherche Hannah Arendt, directeur du Centre d'études européennes à l'Université de Marne-la-Vallée à Paris, membre de l'Institut de France.

La chrétienté désigne une société dans laquelle l'anthropologie chrétienne, la morale chrétienne, habitaient nos coutumes, nos modes d'être, nos mentalités, et irriguaient nos lois. Ce n'est plus le cas. Nos lois et nos morales sont inspirées par toutes sortes d'autres visions du monde. Si se pose une question comme celle de la procréation médicalement assistée ou de l'euthanasie, on interroge des Comités d'éthique dans lesquels toutes les religions, et pseudo-religions, sont représentées.

Le christianisme bien sûr existe toujours (et même ici ou là se développe), mais il n'est plus le maître et l'inspirateur de nos sociétés. La domination morale, politique, juridique du christianisme, est passée. En même temps, il devient de plus en plus minoritaire. A cet égard, c'est après deux mille ans la fin des « sociétés chrétiennes ». Ou si l'on préfère, de la « civilisation chrétienne », au sens où la chrétienté signifie que le christianisme était aussi une civilisation. Que peut-on dire de cette métamorphose impressionnante ?

Depuis le XVIII^e siècle, les soubassements des paradigmes chrétiens commencent à trembler, et leur légitimité se fissure – il suffit de lire Voltaire. La Révolution les a mis en cause mais sans encore réussir à les effacer. En témoignent les multiples débats sur la légitimité du divorce, qui agitent le XIX^e siècle. C'est après la Seconde Guerre, essentiellement à partir des années 50–60 du XX^e siècle, que les principes chrétiens s'effondrent les uns derrière les autres, qu'il s'agisse de la dignité intrinsèque de l'embryon, avec l'IVG, ou de la sacralité du mariage. Toutes les lois sociétales votées dans l'ensemble des pays occidentaux depuis la fin du XX^e siècle, traduisent un changement radical de paradigme, la fin d'un modèle chrétien et son remplacement par autre chose, qu'il faudra définir.

Les anciens paradigmes étaient portés par des croyances qui aujourd'hui n'existent plus. Il est impossible de les imposer sans les croyances qui les fondaient. Il est aussi ridicule de vouloir imposer l'interdiction de l'IVG à un païen, que de vouloir lui imposer par exemple le sacrement de confession.

A partir de là, comment décrire notre situation intellectuelle et spirituelle ?

On parle beaucoup de nihilisme. Je crois plutôt que nous sommes en train de redevenir païens. Il y a une différence profonde entre le nihiliste et le païen, ils ne sont pas du tout assimilables.

Il y a bien un courant nihiliste/relativiste dans notre culture, courant à la fois violent et limité. Si l'on veut faire sa généalogie, on partira de Diogène

le cynique pour passer par Sade et arriver par exemple à Michel Foucault. C'est une pensée qui veut non pas changer de culture, mais nier l'anthropologie elle-même. Par exemple Diogène disait qu'il fallait pratiquer l'inceste. Les lois sur le mariage homosexuel appartiennent à ce courant, c'est du nihilisme, nous pouvons le dire parce qu'aucune société humaine n'a jamais légitimé ce genre de pratique, même s'il y a eu des individus qui les prônaient (le seul exemple de mariage homosexuel que nous avons dans l'histoire est celui de Néron, qui était une bouffonnerie). Diogène, parce qu'il était un cabotin plein d'esprit, faisait rire les Athéniens, mais ceux-ci se seraient bien gardés de le mettre au pouvoir... Je ne crois pas que nous devions nous inquiéter plus que de raison de ce type d'anarchisme intellectuel et spirituel. Nos sociétés ne deviendront pas nihilistes, parce que cette pensée-là n'est pas viable. Ce type de cynisme élitair fait beaucoup de bruit mais ne convainc pas en profondeur.

En revanche le paganisme est davantage à prendre au sérieux. Car il est viable, comme toute l'histoire humaine le montre abondamment, et à ce titre, il se répand. Prenons l'exemple d'autres lois dites sociétales : celle de l'avortement ou de l'euthanasie. Ce ne sont pas des lois nihilistes, mais typiquement païennes. Elles signifient que la vie humaine n'a de valeur qu'en fonction de celle que la société lui confère (et non pas une valeur intrinsèque, comme dans le christianisme). Toutes les sociétés du monde, à part les nôtres, jettent au fleuve les enfants mal-formés ou surnuméraires, font mourir les vieillards trop épuisés, et admettent (parfois glorifient) le suicide. Lorsque nous prônons l'euthanasie ou l'IVG, nous redevenons simplement païens. Nos nouvelles coutumes contemporaines vont dans ce sens : par exemple la diffusion de la croyance en la réincarnation, la volonté de se faire incinérer et de faire répandre ses cendres sur tel paysage cher à son cœur, la vogue de Spinoza, le panthéisme de l'écologie radicale.

Ce glissement vers le paganisme signifie que nous retournons à la culture primordiale d'avant le christianisme (une sorte de culture naturelle, celle que l'on trouve partout, la soupe primordiale de la culture, ou ce qu'on appelle les religions primaires). C'est ainsi que tout naturellement notre « religion » qui est en fait une « révélation », laisse place à des sagesse (dont on voit mille témoignages au sein de nos sociétés). Les sagesse sont immanentes. Elles offrent une morale sans doctrine religieuse véritable. Car ce que nous refusons avec force, ce sont les doctrines, les théologies et les catéchismes (qui nous rappellent trop les « grands récits » idéologiques). En revanche nous voulons

le bien et la morale que justement les grands récits ont fait passer au second plan. Partout nous avons l'impression que ce sont les religions, spirituelles ou séculières, qui ont écrasé les hommes. Les sagesse supposent une fusion avec la nature, et la suppression du dualisme chrétien (nature-culture, âme-corps etc.).

La défaite de la transcendance laisse apparaître derrière elle une sacralisation de l'immanence. C'est le monde désormais qui sera sacralisé. La question écologique vient à point pour cela et incite à un nouveau panthéisme. On voit fleurir le culte de Gaïa et de la mère-nature. Ce culte a ses grands-prêtres (les fonctionnaires du GIEC), ses prophètes (Greta Thunberg), ses cérémonies festives ou funèbres. La religion écologique a repris du christianisme son idéal de vérité, puisqu'elle est intolérante et fanatique (les climato-sceptiques sont interdits de parole).

Par ailleurs, la morale chrétienne a laissé des traces persistantes dans les mentalités post-modernes, qui l'ont traduite à leur manière. Cette traduction (bien infidèle) donne lieu à ce que l'on peut appeler l'humanitarisme, à la fois distorsion et récupération de l'humanisme chrétien, et radicalisme furieux de la vertu.

Aurel Kolnai voyait dans cette vague d'« hyper-moralisme » une correspondance avec le déclin de l'esprit religieux : la recherche de la perfection temporelle, remplace la foi perdue – la ferveur change de place. Il semble bien, disait Kolnai, que des périodes d'hypermoralisme, de puritanisme, suivent dans l'histoire la chute des religions. Nous en sommes là. Le fond de l'affaire, c'est que les vertus, orphelines de leurs fondements sacrés et inébranlables, se sacralisent à la place des fondements, et acquièrent par là leur certitude. Cet emballage de la morale est donné pour une évolution nécessaire et exemplaire, ce qu'exige le progrès. Désormais, c'est ainsi que se décrit l'universel occidental : une morale plénipotentiaire et seule au monde. Les cultures extérieures, et à l'intérieur les révoltes populistes, s'élèvent précisément contre ce monopole moral sans fondement.

Cette situation impose aux Chrétiens que nous sommes, de nouvelles exigences

L'une des exigences qui s'imposent à nous désormais: le statut de minoritaire est très spécifique, et nous devons l'apprendre des Juifs ou des Protestants. Quand on est majoritaire, les vertus nécessaires sont la tolérance, l'humilité

et la discrétion. Quand on est minoritaire, la tolérance n'est plus une vertu mais une obligation de fait ; les vertus sont l'équanimité, la patience et la persévérance. L'agent secret de Dieu doit, comme tout agent secret, éviter la paranoïa.

J'ajoute à ce propos que si les laïcs ont bien intériorisé le statut de minoritaires, il n'en va pas forcément de même pour les clercs. La difficulté pour le personnel de l'Église est d'accepter la perte de pouvoir, surtout si l'on regarde d'où nous venons (d'une situation où l'Église pouvait brandir l'excommunication ou l'enfer : étant donné les croyances régnantes, le pouvoir sur les âmes équivalait à un pouvoir sur les actions et les consciences). Cette situation inédite dans notre histoire, finalement nous ramène à l'âge des premiers chrétiens. Trop souvent, le personnel de l'Église se comporte comme si nous étions encore en chrétienté : en parlant avec autorité sur tous les sujets, en négligeant la gouvernance dans les institutions qu'il dirige, autrement dit, en adoptant des manières arrogantes qui ne conviennent pas à des minorités. D'autant qu'avec la disparition de la chrétienté, ce n'est pas seulement le nombre de chrétiens qui a changé (à la baisse) mais c'est le comportement et les attentes des fidèles qui restent. Ceux-ci sont beaucoup plus exigeants vis-à-vis de l'Église.

Autre point : un courant minoritaire doit absolument sortir du particularisme, et cesser d'être dogmatique

Croire ou faire croire que si le christianisme s'effondre, tout s'effondre avec lui : c'est une tromperie qui dans la situation minoritaire n'est plus crédible. Certains courants catholiques radicaux font usage de ce type d'argument, qui ne peut que les affaiblir encore. Derrière la chrétienté effondrée ne vient pas le règne du crime, le nihilisme, le matérialisme extrême : mais plutôt des morales stoïciennes, le paganisme, des spiritualités de type asiatique. Cessons de nous croire seuls au monde à pouvoir donner du sens au monde : le statut de minoritaires nous aura au moins appris cela.

Une autre question est celle de la dogmatique : celle-ci perd en grande partie son efficacité en situation minoritaire. Elle peut alors (c'est mon opinion) être remplacée avantageusement par la phénoménologie, parce que cette dernière est capable de proposer des arguments universels à des esprits dubitatifs.

Au point où nous en sommes de l'histoire, il nous faut comprendre, disait Paul Louis Landsberg, que la morale chrétienne n'est pas « une morale universelle, naturelle ou raisonnable », mais « la manifestation dans la vie d'une révélation paradoxale ». Nous n'avons pas le monopole de la description de la

loi naturelle. Cette prise de conscience serait pour nous une révolution intellectuelle, mais qui nous permettrait de sortir avec honneur (parce que dans la vérité) de notre statut de majorité.

Il faut préciser enfin que l'établissement et la durée de la chrétienté (les sociétés de culture chrétienne) n'est pas notre but – même le Christ ne l'a pas cherché, ni plus tard Paul. Nous ne pouvons que semer des graines qui pourront convertir les cœurs, sachant que c'est notre propre cœur qu'il faut d'abord convertir. L'Église n'est pas un vaste syndicat, comme la période précédente l'a tellement cru. Notre affaire n'est pas de produire des sociétés où « l'Évangile gouverne les États », mais plutôt, pour reprendre le mot de Saint-Exupéry, de « marcher tout doucement vers une fontaine ».

